

montagne avec des petits lacs enneigés partout. Quelle beauté, mais il faut avancer : le Carlit doit être juste au-dessus de ce col, le portellu d'Orlu.

Nouvelle déception en atteignant ce passage : point de Carlit mais une nouvelle grande étendue avec au loin un énorme lac, l'étang de Lanous. Il faut le contourner totalement en suivant les rubalises de plus en plus espacées. En tête du groupe depuis 5-6 heures, c'est à mon tour, cette fois, d'être dans le dur. Je suis las et j'ai faim de sucres lents. Vers 19 h 30, nous croisons des jeunes campeurs blottis derrière un bloc à cause du vent. Je n'hésite pas une seconde à leur demander ce qu'ils mangent. « Des pâtes, répondent-ils en chœur, vous en voulez ? » Logiquement, quelqu'un de normalement constitué décline ce genre d'invitation, par pudeur. Mais dans notre situation, j'accepte la gamelle et je me jette sur les coquillettes. Thierry et Olivier en font autant. On dirait des chiens qui n'auraient rien avalé depuis trois jours. On bouffe sous les yeux ébahis des campeurs, auxquels nous rendons une casserole bien récurée.

Nous sommes à présent au pied du Carlit. Il fait encore jour et de plus en plus froid. Pour la vingtième fois de la journée, nous mettons notre coupe-vent pour affronter cette face nord ventée du pic. D'en bas, ce couloir pierreux et raide nous fait l'effet d'une montée impossible. La progression est très lente, due autant à l'altitude qu'à la difficulté et à la répétition des efforts depuis 15 heures. Heureusement, le vent du nord nous pousse vers le haut. À 21 h, nous sommes au sommet. Avec la lumière du couchant, la vue est un vrai bonheur. La vie vaut la peine d'être vécue pour ces moments-là.

Retour vers la civilisation. La descente est incroyablement technique. Il faut mettre les mains dans les rochers pour trouver une issue sans décrocher. L'endroit est dangereux. Nous croisons un bénévole puis un photographe. Vu le temps, et la nuit qui arrive vite, ils sont très courageux de nous attendre ici depuis des heures. Je suis repassé à l'avant du groupe. Grâce aux pâtes, je suis de nouveau en pleine forme et je cours comme un dératé. Il faut faire vite. Plus nous gambadons de jour, plus nous mettons de distance entre nous et nos poursuivants. Au même endroit, à la seule lueur de leur frontale, ils ne pourront que marcher ici tant le sol est jonché de pierres. D'ailleurs, la seule féminine encore en course, Sylvie Gours, 53 ans, se fera surprendre par la nuit avant le Carlit. Sans se démonter, cette femme incroyable s'enroulera dans sa couverture de survie pour attendre le jour, blottie derrière un rocher. Heureusement, un traqueur la repèra et l'aidera à repartir. Il faisait 0 degré...

À l'approche des Bouillouses à 21 h 30, je téléphone à ma femme : « Nous sommes à 5 minutes du ravitaillement, désolé pour le retard. » C'est le premier endroit depuis le matin où nous pouvons croiser nos familles. Les enfants sont surexcités. En course à pied, c'est la première fois que leur père est en tête d'une épreuve. En arrivant, Didier Delzor nous en apprend une bonne : « Vous n'êtes plus que 5 coureurs en course. Tous les Espagnols ont abandonné et nous ne savons pas où sont vos poursuivants mais ils n'ont pas encore passé le Carlit. » Nous avons,

